

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57242

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Johannes ROGALLA VON BIEBERSTEIN, *Adelsherrschaft und Adelskultur in Deutschland*, Frankfurt (Verlag Peter Lang) 1989, 335 p.

Cet ouvrage se présente d'emblée comme un témoignage sur un monde nobiliaire disparu dont l'auteur se propose d'explorer, de l'intérieur, le mode d'existence. Ouvrage de sympathie, incontestablement, mais de sympathie maîtrisée, parfois critique, et que nourrit une érudition certaine. Le livre comprend ainsi une importante bibliographie de 157 titres, relativement complète et mise à jour (même si l'on peut regretter l'absence d'ouvrages aussi importants que ceux de Hans Rosenberg sur la Prusse ou de Gregory Pedlow sur la noblesse hessoise, ainsi que la transformation du nom de Gert Kollmer en Vollmer). C'est donc plus à certaines faiblesses de conception qu'à un défaut d'information que l'on doit de rester, le livre refermé, quelque peu sur sa faim.

Le pari était certes difficile à tenir: étudier à la fois les formes du pouvoir et les traits de civilisation nobiliaire en Allemagne du Haut Moyen Age à nos jours constituait une entreprise risquée. L'auteur a choisi d'y consacrer un plan thématique, abordant successivement les modalités du pouvoir nobiliaire au sein de la société, du Saint-Empire, de l'Eglise, les grands traits de la mentalité noble – culte de l'honneur, exclusivisme, christianisation du guerrier et chevalerie, tournois, rôle de la Cour, chasse et éducation... – les hiérarchies au sein de la noblesse, le statut de la femme noble, enfin les relations de la noblesse avec la paysannerie d'une part, la bourgeoisie et la démocratisation d'autre part. A l'occasion de chaque thème, et plus particulièrement dans les neuvième et dixième chapitres, l'auteur signale les changements dans le statut et les pratiques nobiliaires. Le choix général du plan ne va cependant pas sans entraîner, sur une si longue période, des allers-retours chronologiques ou même quelques affirmations au caractère intemporel discutables (un exemple du X<sup>e</sup> siècle étant juxtaposé à une anecdote du XX<sup>e</sup>). Une analyse globale de l'évolution du rôle économique, social et politique des noblesses allemandes n'apparaît que de façon dispersée ou fragmentaire. Il est vrai que tel n'est pas le propos de l'auteur: il privilégie les permanences (les recherches récentes portant sur l'adaptation des noblesses aux bouleversements du XIX<sup>e</sup> siècle, pourtant citées en bibliographie, sont peu utilisées) et les recherches principalement dans les traits de mentalité, dans l'idéologie du «monde nobiliaire».

L'insatisfaction naît, précisément, de l'absence d'une définition conceptuelle approfondie de ces traits de mentalité. Ils se ramènent, trop souvent, à une succession d'anecdotes. Celles-ci sont bien choisies, souvent finement analysées et d'une indéniable richesse (on déplore d'autant plus l'absence de notes, qui auraient mis en valeur la diversité de la documentation; en revanche, les seize illustrations en noir et blanc sont le plus souvent soigneusement commentées dans le texte). Mais on ne peut éviter l'impression d'un traitement superficiel des informations et des références; le «Narrenschiff» de Sebastian Brant, abondamment cité, aurait ainsi mérité d'être plus nettement situé dans son contexte. Un seul exemple: le chapitre sur l'éducation, tout en introduisant des notions judicieuses, ne les appuie que sur une succession de cas individuels et néglige l'apport de travaux récents, fondés sur une étude statistique, comme ceux de Rainer Müller ou de Charles Mac Clelland. Ce parti pris anecdotique accroît certes l'agrément de la lecture, mais nuit à la force de conviction.

En définitive, l'intérêt de cet ouvrage, pour l'historien, réside dans deux aspects plus réduits que ce que le titre portait à espérer. L'auteur excelle d'une part à débroussailler le maquis des distinctions géographiques et institutionnelles qui rendent si multiples les noblesses du Saint-Empire. A cet égard, le second chapitre, centré en fait sur la période XV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles, pourra rendre service. D'autre part, le soin parfois fastidieux que met l'auteur à signaler le nom des familles entrant dans telle ou telle catégorie (non sans que transparaisse parfois une tendance à séparer le bon vieux grain de la récente ivraie, l'auteur rangeant résolument, dès l'introduction, sa propre famille dans la première catégorie) confère à son ouvrage un caractère de «dictionnaire de noblesse» qui, pour incomplet qu'il soit, séduit d'autant plus qu'il est servi par un volumineux index de 24 pages.

En privilégiant le »quotidien« – entendu, malheureusement, au sens anecdotique plus que structurel – l'auteur nous offre donc l'album de famille d'un »millénaire de domination nobiliaire«, album riche en instantanés, en portraits de groupes, mais aussi en commentaires, un ouvrage enfin toujours agréable, souvent solide et nuancé, mais qui ne saurait constituer la synthèse attendue sur la noblesse allemande.

Christophe DUHAMELLE, Strasbourg

Dominique JULIA, Jacques REVEL (Hg.), Histoire sociale des populations étudiantes, Tome 2, Paris (Editions EHESS) 1989, 616 S.

Ein 1978 initiiertes Forschungsprogramm »Universités et société dans l'Europe moderne« hat 1986 mit Studien über Frequenzentwicklung und Rekrutierung der Universitäten im Reich (inklusive Böhmen), in Polen, Italien, Spanien und den Niederlanden einen raschen tour d'horizon präsentiert. Demgegenüber gewinnt der vorliegende gewichtige Band (zit. als II bzw. I mit Seite) über Frankreich mehr thematische Geschlossenheit; eine umfangreiche Abhandlung der Herausgeber über »les étudiants et leurs études dans la France moderne« (II 25–486) lädt zu einer Auseinandersetzung mit dem Ansatz des ganzen Projekts ein.

Ausgangspunkt (vgl. I 8 ff. bzw. II 27 ff., 353 ff.) war Lawrence Stone's beeindruckende Analyse der »educational revolution« in England. Danach boomten die Frequenzen der beiden Universitäten Oxford und Cambridge und an den Inns of Court seit der Mitte des 16. Jahrhunderts, ehe das rasche Wachstum im zweiten Drittel des 17. Jahrhunderts nach einem tiefen Einbruch von einer bis ins 19. Jahrhundert andauernden Stagnation abgelöst worden ist<sup>1</sup>. Für den einzigartigen »Akademisierungsschub« waren nach L. Stone der verdichtete frühmoderne Staat mit seinem Bedarf an gebildetem Personal, gesteigerte Ausbildungsansprüche an die Kirchendiener sowie endlich auch eine vom Humanismus vermittelte Öffnung des Adels und der Gentry für eine literate Laienkultur ausschlaggebend; e converso dient die Übersättigung des Arbeitsmarktes für Akademiker – der zudem durch eine Selbstergänzung der *beati possidentes* an Dynamik verlor – als plausible Erklärung für die säkulare Trendwende der Frequenzen. Weitere Forschungen namentlich von Richard L. Kagan über Kastilien und von Willem Frijhoff über die Frequenzentwicklung im Reich (1979 bzw. I 23 ff.) bzw. über die Intellektuellen in den Niederlanden (1981) haben Stone's Ansatz erprobt und etwa durch die Beobachtung eines Generationenrhythmus auf dem Arbeitsmarkt differenziert. So lag es nahe, dieses Modell einer »sociology of education«, das Verfassungs-, Verwaltungs- und Kirchenhistorie sowie Gesellschaftsentwicklung in organischen Zusammenhang mit der Bildungsgeschichte brachte und überdies eine auf quantitative Auswertung serieller Quellen beruhende Methode an die Hand gab, im großen Stil für den Kontinent und insbesondere auch Frankreich zu erproben. Die beiden Bände zur »histoire sociale des populations étudiantes« präsentieren ein Zwischenergebnis. Freilich wird insbesondere im ersten Band das Erklärungspotential von L. Stone's Ansatz nicht ausgeschöpft, wenn die Analysen zu unterschiedlichen Zeiten – 1400, 1433, 1576, nicht selten mit dem ominösen Jahr 1500 – einsetzen, als wäre damals der starke frühneuzeitliche Staat gegründet worden, wenn nicht sowohl staatliche als geographische Einheiten (z. B. Italien, aber auch das Reich) untersucht oder nur eine (im Falle Krakaus wichtige) Universität, nicht aber der Gesamtausstoß aller Hochschuleinrichtungen eines politischen Gebildes analysiert werden.

Natürlich waren der Stand der Vorarbeiten und vor allem die Überlieferung serieller quantitativer Quellen für diese Modifikationen von Gewicht, wie denn auch L. Stone bei seinen Untersuchungen an der Kette der Matrikelüberlieferung ging und wohl darum die

1 Past and Present 28 (1964) bzw. L. STONE (Hg.), The University in Society Bd. I, 1974, 3 ff.